



JUST A GIGOLO

RICHARD GRANDPIERRE ET DIMITRI RASSAM PRÉSENTENT

KAD MERAD
JUST
A GIGOLO
UN FILM DE OLIVIER BAROUX

DURÉE : 1H34

SORTIE LE 17 AVRIL

Photos, vidéos et dossier de presse téléchargeables sur www.marsfilms.com

DISTRIBUTION
PATHE FILMS AG
Marketing / Presse
Vera Gilardoni
Tél. : 044 277 7083
vera.gilardoni@pathefilms.ch

ESKWAD



GLOBALGATE

ALCON

PRELUDE

TF1
FILM PRODUCER

CANAL+

CINÉ +

TF1

TMC

TFX

TF1

MARS
FILMS

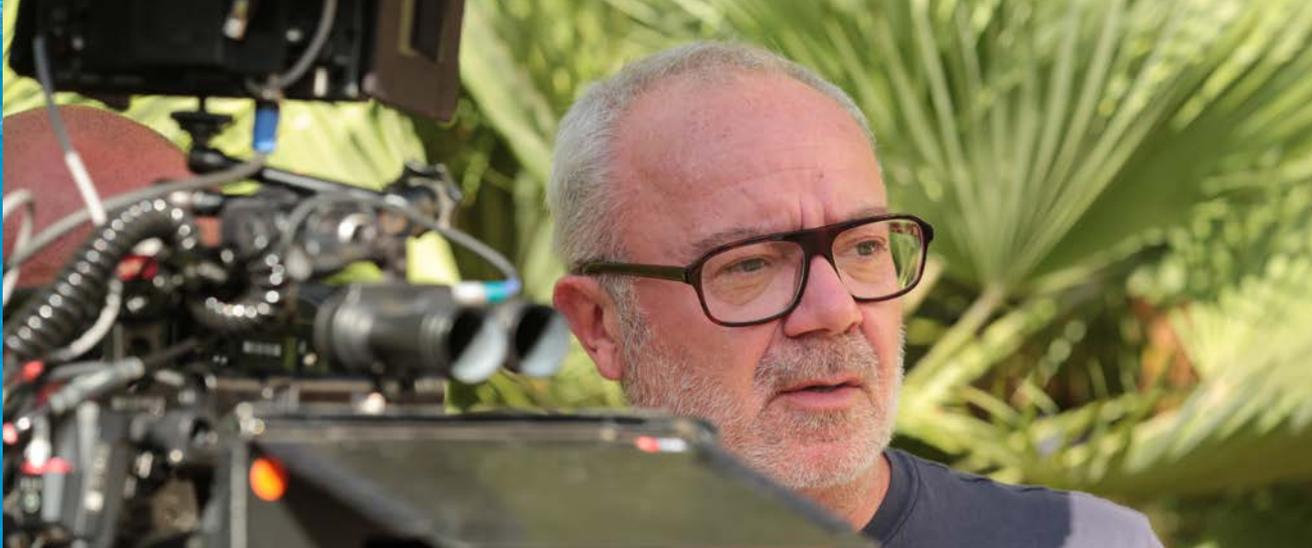
PRESSE

Jean-Yves Gloor
Les Films de la Terrasse
Tél. : 021 923 6000
jyg@terrasse.ch



SYNOPSIS

Comment vivre heureux et riche sans travailler ? Être gigolo. Mais après 25 ans de vie commune avec Denise, Alex le « gigolo » se fait congédier sans préavis et se retrouve à la rue. Forcé de s'installer chez sa sœur et son neveu de 10 ans, il n'a alors qu'une obsession : retrouver au plus vite une riche héritière.



ENTRETIEN AVEC **OLIVIER BAROUX**

JUST A GIGOLO est une adaptation de HOW TO BE A LATIN LOVER de Ken Marino. C'est la première fois que vous réalisez un film dont le scénario (que vous co-signez avec Kad Merad) n'est pas un scénario original.

Ce projet est né au détour d'une conversation avec Kad. Un jour que nous déjeunions ensemble, il me dit qu'il a vu un film américain très rigolo, qui s'appelle HOW TO BE A LATIN LOVER. Coïncidence : je l'avais vu peu de temps avant, et il m'avait bien fait rire aussi. De fil en aiguille, on se dit

qu'on pourrait en faire une adaptation. Ce projet m'excite d'autant plus que je trouve que Kad a physiquement quelque chose d'Eugenio Derbez, le « Latin Lover » de la comédie américaine. Notre producteur Richard Grandpierre visionne à son tour le film et nous dit banco. Dimitri Rassam entre alors dans la ronde et achète les droits américains. Le projet se finance assez vite. Avec Kad, il nous a fallu ensuite six mois d'écriture quasi-quotidienne pour mettre au point notre gigolo.

Qu'est-ce que vous avait plu dans le film original ?

Le pathétisme de son héros. Kad et moi, on adore les mecs pathétiques ! Ils nous touchent et ils nous font marrer. Nos sketches et nos films en sont d'ailleurs truffés. Si on a flashé sur Alex, c'est qu'au pays des ringards, il aurait été le roi. Un type qui, à plus de cinquante ans, s'obstine à affirmer qu'il n'en a que quarante-deux, étant, en plus, persuadé de n'en paraître que trente... ça dénote que mentalement, il est resté bloqué à l'adolescence. Il était inimaginable qu'on passe à côté d'un gus aussi pitoyable ! (Rires)

Avec Kad, comment écrivez-vous ?

Très scolairement. On se met chacun d'un côté d'une table, et hop ! On y va, pour des séances de trois ou quatre heures. Jamais plus, pour ne pas saturer. On écrit d'abord le scénario et ensuite, on « dialogue ». Pour JUST A GIGOLO, on a procédé un peu différemment. Comme on avait une base scénaristique, on a commencé par remodeler le script, séquence par séquence pour savoir ce qu'on allait supprimer, rajouter, élaguer, gommer, adoucir...

Ce travail de « refonte » était indispensable. L'Amérique n'est pas la France. Il y a des choses qui passent là-bas mais sont inconcevables ici. Avant d'écrire le mot « fin » au bas de notre scénario, on a fait trois ou quatre lectures à haute voix. Pour éprouver le texte, ses mots et sa musique. En sachant que, comme tou-



jours, à l'épreuve du plateau, certaines scènes seraient encore modifiées.

Vous êtes-vous censurés ?

Non, puisque le scénario existait. Nous avons simplement enlevé ou modifié ce qui ne nous

faisait pas rire. Dans la version américaine, Raquel Welch, par exemple, est une femme privée de bras. Nous les lui avons rendus ! Non seulement cette caractéristique physique n'apportait aucun « plus » humoristique au film, mais on s'imaginait mal demander à Anny Duperey, qui reprenait le rôle, de jouer avec

ce handicap. Notre humour n'est pas trash. Il est avant tout potache. Notre but est de faire rire, pas de choquer. On peut, comme tout le monde, être plus « hard », dans le privé, mais dès qu'on écrit pour le public, que ce soit pour la télé, le cinéma et même la radio, on s'impose des limites. On cherche le « rire ensemble », pas le « rire entre soi ».

Lors de la phase « écriture », qui a tendance à pousser le bouchon ? Vous, qui allez être derrière la caméra, ou Kad, qui va être devant ?

Ni l'un, ni l'autre. L'un lance une idée, l'autre la rattrape et la remanie à sa façon, soit en la « lisant » s'il la trouve excessive ou au contraire, en lui donnant du relief, s'il la trouve fade. C'est une sorte de ping-pong. Comme ça fait trente ans qu'on travaille ensemble on se connaît par cœur, on ne met pas des heures à garder ou à

virer un gag ou une réplique. Nous tombons assez vite d'accord. Le temps de nos débuts, où on se tirait la bourre, où chacun essayait de faire croire à l'autre qu'il était le plus beau, le plus fort et le plus futé, est loin derrière nous !

Vous y allez « franco » dans les gags et les jeux de mots. Quel âge avez-vous quand vous écrivez ?

Je ne sais pas trop. Ce qui est sûr, c'est qu'on oublie notre cinquantaine bien entamée, et qu'on se sent comme des galopins ! (Rires). On ne garde que ce qui nous fait marrer tous les deux - c'est la condition sine qua non - en essayant d'être connecté à l'humour d'aujourd'hui. Le but est de faire rire, sans paraître « dépassé ». Le burlesque a notre préférence parce qu'il est intemporel. Et puis, il est tous publics. Il s'adresse aussi bien aux adultes qu'aux enfants. Et nous, quand on écrit, on pense beaucoup aux enfants.

Le succès pharamineux des TUCHE 3 (près de 6 millions d'entrées) vous a-t-il mis une pression ?

Au contraire. Ça peut paraître paradoxal, mais je suis arrivé devant ce gigolo comme apaisé, avec le sentiment de satisfaction de celui qui a bien fait son travail. Pas du tout avec l'idée qu'on allait m'attendre au tournant. Cela ne signifie pas que j'ai pensé, une seule seconde, pouvoir me reposer sur mes lauriers, cela veut juste dire que, pour la première fois, je suis arrivé sans un stress de dingue à ma table de travail.

J'étais à la fois cool et concentré, avec, comme toujours, l'objectif de faire au mieux. Cela étant dit, je pense sincèrement que pour les gens le nom du cinéaste a de moins en moins d'importance. La plupart se fichent de savoir qui a été derrière la caméra. Ce qu'ils veulent, c'est une bonne histoire, racontée par des acteurs qu'ils aiment, et qui vont les faire rire et pleurer.

Mais vous, vous n'êtes pas un réalisateur anonyme. Votre nom est lié à celui de Kad Merad. Le duo Kad et Olivier est presque devenu une « marque ». Vous êtes indissociables...

Nous l'étions sans doute à nos débuts, lorsque nous faisons beaucoup de choses ensemble, télé, cinéma, radio. Aujourd'hui, il me semble que la notoriété de notre duo s'est un peu estompée. D'abord parce qu'il y a de plus en plus d'émissions, de films et de nouveaux talents. Ensuite parce que, malgré la complicité qui nous lie, Kad et moi travaillons désormais souvent séparément, lui comme acteur, moi comme réalisateur. Ce qui ne nous empêche pas de reformer notre duo dès que, comme pour ce film, l'occasion se présente. Cela parce qu'on adore travailler ensemble. Ça nous stimule, nous donne un « petit coup de jeune ». On bosse et on rit comme des malades.

Qui a trouvé à Kad son look de gigolo ?

Nous deux ! On s'est beaucoup inspirés du côté beau ténébreux ringard qu'Eugenio Derbez

avait donné à son Latin Lover. On a voulu garder cette allure de mec qui roule nonchalamment des mécaniques, se sape un peu « bling bling » et croit être resté irrésistible. On a aussi voulu lui laisser sa barbe et ses cheveux longs, parce qu'on s'est dit qu'il était comme le Samson de l'Ancien Testament, qu'il tirait sa force séductrice de sa tignasse, restée intacte malgré son léger blanchiment.

La seule chose personnelle que j'ai demandée à Kad est qu'il prenne 5 ou 6 kilos. Je voulais que son Alex soit un peu un peu rond et un peu flasque. Pour être encore plus pathétique, et donc plus drôle.

En tant qu'acteur, qu'est-ce qui fait peur à Kad ?

Pas grand-chose (Rires). À partir du moment où il pense que cela défend son personnage ou l'histoire, il est même capable de tout. Rien ne l'arrête, et surtout pas la trouille de paraître ridicule. Il s'en fout. Dans son rôle d'Alex, j'ai même dû couper des scènes parce qu'il en faisait trop avec ses petits bourrelets ! L'autodérision est chez lui un moteur. Chez moi, aussi d'ailleurs.

Il vous a fallu trouver des acteurs qui vous suivent dans vos délires...

Cela va peut-être vous étonner, mais notre distribution s'est faite assez facilement. Anne Charrier qui joue la sœur de Kad nous a donné très vite son accord. Anny Duperey et Andréa

Ferréol, aussi. Au début, je n'en menais pas large. Je craignais que ces immenses comédiennes ne se sentent un peu coincées dans leur rôle de cougar. Ça a été l'inverse : elles se sont déchaînées. Sur le plateau, elles ont fait des propositions de jeu incroyables. À tel point que par moments nous devons les freiner ! Idem, pour Arièle Semenoff dont je savais, pour l'avoir souvent dirigée, qu'elle est capable de toutes les extravagances.

Pour tenir le rôle de Daniel, qui dans le film, est une sorte d'alter ego d'Alex, il fallait un comédien qui puisse jouer, avec humour, les « hommes-objets ». J'ai tout de suite pensé à Pascal Elbé qui a un beau physique de séducteur ombrageux et un sens de l'humour ravageur. Le script l'a bien amusé. Il n'avait jamais encore travaillé avec moi, mais il m'a fait confiance. Thierry Lhermitte, également. Sur le tournage, ces deux-là nous ont bien fait marrer. La scène où Thierry évoque avec un sérieux papal la mode du « pubis lisse » et celle où Pascal, déguisé en lapin rose, joue les hommes soumis ont provoqué quelques fous-rires.

Où avez-vous déniché votre Hugo, Léopold Moati, dont c'est la première apparition au cinéma ?

On a fait un casting, qui, comme souvent, a été long et fastidieux. On a vu beaucoup de petits garçons. Et puis un jour, j'ai reçu une « self tape », une vidéo d'un enfant qui ne pouvait pas



venir au casting. Elle avait été tournée chez lui, dans le Midi, par son père. Et là, déclic : intuitivement, j'ai tout de suite su qu'il était mon Hugo. J'ai quand même pris mon temps, continué le casting, mais je revenais toujours vers lui, Léopold Moati. Il s'est révélé formidable. Il a travaillé comme un fou. Son Hugo est à la fois juste, drôle

et émouvant. Il s'est merveilleusement entendu avec Kad, qui en a profité pour lui apprendre quelques ficelles du métier. Léopold dit qu'il veut être réalisateur. Mais je pense qu'il sera également comédien. Comme ses parents !

Les décors du film sont « enchantés ». Certains sont même à la limite du luxe tapageur. Où avez-vous tourné ?

En France sur la côte d'Azur, sur les hauteurs de Nice, de Cannes, Grasse et Vallauris, là où se trouvent les plus somptueuses propriétés. On a tourné l'été. Il faisait beau et chaud. L'eau des piscines était d'un bleu azur, ça a été assez magique.

Votre film a un tempo qu'on n'utilise pratiquement plus aujourd'hui pour les comédies. Il n'est pas « presto », pas non plus « adagio », il est entre les

deux. « moderato »...

C'est voulu. D'abord parce que JUST A GIGOLO va au rythme de ses personnages, qui, pour la plupart, ont atteint l'âge où, faute de ne plus pouvoir faire vite, on prend le temps de vivre ! (Rires). Ensuite parce que je ne suis pas un fan de

la vitesse. Je ne raffole ni des raccourcis ni des montages trop « clippés » mis à la mode par les séries télé. Même quand il s'agit de comédies, j'aime qu'au cinéma les choses s'installent, pour qu'on puisse en profiter tranquillement. Les films qui ressemblent à des bandes annonces me font flipper.

Quel genre de réalisateur êtes-vous ? Plutôt maniaque ? Plutôt précis ?

Plutôt précis. Je travaille beaucoup en amont de mes tournages. Quand on arrive sur un plateau, savoir exactement ce qu'on va y faire sur le plan technique permet de mieux se consacrer à la direction d'acteurs. Pour *JUST A GIGOLO*, j'avais tout balisé trois mois durant avec mon premier assistant Matthieu de la Mortière. Résultat, le tournage s'est déroulé sans angoisse. Il a avancé vite et dans la bonne humeur.

JUST A GIGOLO est votre dixième film en tant que réalisateur. Avez-vous l'impression d'avoir progressé ? Et si oui, en quoi ?

Sans doute en mise en scène. Il m'a fallu du temps, mais j'ose dire qu'aujourd'hui, l'« outil cinéma » n'a sans doute plus beaucoup de secrets pour moi, en tous cas, plus suffisamment pour que je m'interdise quoi que ce soit sur un plateau. Je m'y sens, enfin, légitime ! Je me suis sans doute aussi amélioré dans la direction d'acteurs. Même face à des

superstars, je crois que je n'aurais plus cette trouille de mes débuts, de ne pas savoir les diriger. C'est ce qu'on appelle le bénéfice de l'âge ! (Rires).

Vous avez laissé tomber votre carrière d'acteur. Est-ce qu'au fond, aujourd'hui, Kad n'est pas devenu le comédien que vous auriez aimé être ?

En un sens, oui, parce que je suis un fan absolu de Kad. Il sait tout faire, tout, absolument tout, faire pleurer sur un haussement de sourcil et faire rire sur une ébauche d'ahurissement. Il sait même chanter et jouer de la musique. Sa palette de jeu m'épate. Moi qui suis assez timide et réservé, je lui envie aussi son culot et cette décontraction souriante que, malgré son stress et quoi qu'il arrive, il réussit à afficher. Mais franchement, je ne me projette pas en lui car le métier d'acteur est devenu trop angoissant pour moi. Il y a trop d'attentes, trop d'incertitudes. Pour raconter nos petites histoires, Kad, devant la caméra et moi derrière, on est, je crois, chacun à notre bonne place.

Justement, pour en revenir à vos « petites histoires », quel que soit leur contenu, elles véhiculent un sentiment presque devenu désuet, qui s'appelle la tendresse. La preuve, une fois encore avec *JUST A GIGOLO*...

On ne le fait pas exprès. Kad et moi sommes sans doute des humoristes gen-

tils, ce qui n'est pas antinomique. On a de l'empathie pour nos personnages. On les aime tous, sans exception. On ne les prend jamais de haut, même les moins sympathiques en apparence. Si on en moque parfois le ridicule, c'est toujours sans aucun cynisme ni aucune méchanceté. Je vous l'ai dit plus haut, nous n'aimons pas l'humour vachard. Nous faisons du divertissement. On a juste envie que les gens sortent heureux de nos films, en ayant autant ri à les regarder que nous on s'est amusés à les faire.

Quel est votre « déclic » pour attaquer un film ?

Avant tout, l'envie de raconter une histoire. Qu'elle soit dramatique, ironique, poétique, historique ou humoristique, peu importe ! Quand je suis face à un scénario qui me plaît, me touche ou me fait rire, et qui est bien ficelé, j'ai immédiatement envie de le porter sur un écran. C'est ce qui s'est passé avec *JUST A GIGOLO*. Même si c'est un film qui nous a inspirés, on est repartis d'une histoire écrite sur une page blanche. Quand j'ai trouvé cette histoire satisfaisante, j'ai changé de casquette. J'ai rangé mes crayons et sorti mon attirail de cinéaste. Au fond, je suis un conteur qui s'exprime par le truchement d'une caméra.

Pourquoi avez-vous fait JUST A GIGOLO ?

Je pourrais intellectualiser, prétendre qu'on a écrit ce film pour parler de la séduction, du temps qui passe, de la vieil-

lesse, du pouvoir de l'argent, pour proposer aussi, en passant, une réflexion sur la condition - pas si enviable que ça - des hommes qui, pour vivre, vendent leurs charmes. Mais la vérité est qu'on a fait ce

film dans le seul but de divertir. Si JUST A GIGOLO pouvait permettre aux gens de s'évader pendant 1h30, je serais le plus comblé des hommes.





ENTRETIEN AVEC KAD MERAD

Qu'est-ce qui vous a séduit dans cette aventure ?

Travailler à nouveau avec Olivier ! (Rires) Je plaisante, mais pas tant que cela ! Olivier et moi n'avions rien fait ensemble depuis un certain temps. Ça nous manquait, mais il fallait trouver une bonne occasion. L'année dernière, il se trouve que nous regardons, chacun de notre côté, un film américain qui a pour titre HOW TO BE A LATIN LOVER. Comme on s'était bien marrés en le visionnant chacun dans notre coin, on se dit, au cours d'un déjeuner, que ça vaudrait le coup d'en faire une version fran-

çaise. En travaillant tous les deux à l'adaptation, puis Olivier à la réalisation, et moi, dans le rôle du « Latin Lover ». Après avoir obtenu quelques feux verts, c'était parti !

C'était la première fois que vous alliez plancher sur un personnage qui n'était pas de votre invention. Il fallait qu'il vous ait vraiment emballé...

Je ne connaissais pas du tout le métier de gigolo, et je dois dire qu'il m'a assez fasciné. On a tendance à penser qu'« escort boy », comme on dit

en anglais, est une activité de profiteur et de flemmard parce qu'il fait vivre dans le luxe, mais c'est un vrai boulot. Allez donc l'exercer si vous n'êtes pas à la fois beau, jeune, serviable, soumis et capable, dans les moments cruciaux, d'une belle... « concentration ». Tout ça s'entretient ! Ce n'est pas si facile. Et puis, c'est un métier à risques. On est souvent débarqué du jour au lendemain. (Rires)

J'avais adoré l'Alex du film américain. C'est un tombeur un peu oisif, infantile, et ringard, mais c'est aussi un type qui trimballe une grande mélancolie depuis la mort tragique de son père, évoquée au début du film. J'aime bien les comédies qui débutent par un drame. Elles génèrent souvent des personnages intéressants. La preuve.

Avez-vous tout de suite « su » ce que vous alliez pouvoir faire d'Alex dans sa version française ?

Ce que je sais surtout, c'est que j'ai eu envie de le jouer, parce qu'il n'est pas sur une seule note. C'est un personnage complexe. Il est à la fois matérialiste, intéressé, un peu salaud même, et en même temps, il est « hors sol », complètement à côté de la plaque : la vie dans le grand luxe lui a fait perdre la notion du temps et de la valeur des choses. Quand sa « patronne » le fiche à la porte et qu'il se retrouve dans le monde réel du travail, avec un salaire qui n'est pas mirobolant, il est paumé ! Alex est un mec pathétique.

Et comme tous les mecs pathétiques, son po-

tentiel comique est immense. Quand on est acteur, on peut s'amuser avec un type comme lui !

Vous êtes-vous senti les coudées franches pour l'interpréter ?

Complètement. Adapter n'est pas faire du copié-collé, ça veut dire réinventer. L'Alex américain est beaucoup plus hispanisant que le nôtre. Mais on lui a gardé son côté « danseur de tango ». On voulait que notre Alex soit à la fois un mec d'aujourd'hui et en même temps qu'il soit daté, suranné même. Qu'on puisse penser qu'il a toujours été comme ça, chic, cheveux un peu trop longs mais impeccables, tiré à quatre épingles, sanglé dans un costume trois pièces qui lui confère un certain maintien. Un gigolo est un monsieur dont le métier ne lui permet pas de se laisser aller. Si notre Alex a quelques kilos en trop, c'est qu'en l'occurrence, dans le film, il a plus de cinquante ans. Son léger embonpoint, c'est simplement pour accentuer son côté « vieux beau un peu ridicule », lorsqu'il vient frimer en maillot de bain.

D'après vous, « l'habit » fait le moine ?

Absolument. Je pense que le costume compte pour beaucoup dans la vérité d'un personnage. Il est le reflet de la personnalité qu'on veut lui donner. Le « trois pièces » d'Alex, par exemple lui donne une certaine raideur. Il l'oblige à se tenir aussi droit que lorsqu'il était jeune homme. Cela l'aide sans doute à croire qu'il l'est resté ! (Rires)

Faut-il être décomplexé pour jouer un personnage comme Alex ?

Quand on joue, il ne faut jamais avoir peur du ridicule, ni non plus avoir les jetons de montrer les années qui nous sont passées dessus. Moi, je m'en fiche. À part certains trucs physiques qui peuvent me terroriser, la peur du vide par exemple, je n'ai peur de rien. Je joue avec ce que je suis. Mon apparence ne me dérange pas. Si un rôle, comme celui d'Alex, exige que je prenne du poids, j'en prends. L'avantage c'est qu'avec quelques kilos en trop, on ressemble à tout le monde. C'est parfait pour l'identification. Ça l'est moins si on doit mincir pour le rôle suivant ! (Rire)

Avant le tournage, il y a eu la phase d'écriture. Vous aimez toujours autant écrire avec Olivier ?

Toujours. On a beau être un vieux couple, Il n'y a aucune lassitude ni de son côté ni du mien. Au bout de vingt-cinq ans, on « s'aime » comme au premier jour. Quand on se revoit, on retrouve nos quinze ans. On se marre, on invente des blagues, on joue les « affreux jojos ». Rien n'a eu raison de notre envie de rire et de faire rire, ni le confort, ni l'embourgeoisement, ni le succès. Les seuls moments où on a un comportement d'adultes, c'est quand on cale nos rendez-vous. On les fixe et on s'y tient. Soit il vient chez moi, soit je vais chez lui et... on s'enferme. On commence sagement notre « cuisine » assis face à face de chaque côté de la table. Mais ce « dis-

positif » ne tient jamais longtemps. Si, tout le temps des séances, Olivier reste rivé à sa machine (c'est lui qui tape), moi, au bout de cinq minutes, je me lève. C'est plus fort que moi, je ne peux pas rester en place. J'ai toujours fui les boulots de bureau à cause de ma bougeotte. Quand j'ai commencé à écrire, être arrimé à une table est ce qui m'a fait le plus souffrir. Olivier le sait, il me connaît par cœur. Depuis PAMELA ROSE, il a compris comment je fonctionne et moi, je sais ce qui lui fait plaisir.

Travailler avec lui est pour moi d'un confort inouï. Je lui balance des conneries, il les note et, quand je suis parti, il les met au propre. En gros, lui, est le scénariste, et moi, l'acteur, ou, si vous préférez, lui, est le créateur, et moi la créature ! (Rires)

Qu'est-ce qui fait que, depuis tant de temps, vous êtes comme les deux doigts de la main ?

C'est assez inexplicable. On peut ne pas se voir pendant des semaines, quand on se retrouve, c'est comme si on s'était quittés la veille. Il s'écoulerait dix ans, ce serait pareil. En dehors de son sens de l'humour qui est du même tonneau que le mien, Olivier est quelqu'un de très fidèle et d'extrêmement gentil. J'aime ceux qui pratiquent la gentillesse. Même si on abuse d'eux, ils finissent toujours par gagner.

C'est, en tout cas, ma théorie. Non seulement Olivier est une crème, mais, selon moi, c'est un petit génie. Il peut rebondir plusieurs fois dans la même journée.

Quand il réalise, c'est pareil. Tout est prévu, dessiné, cadré. Mais cela ne l'empêche pas de continuer à turbiner. S'il a une autre idée, il est capable de chambouler son plan de travail, et

conviennent le mieux. Moi, devant la caméra à faire le pitre, en l'occurrence, cette fois-ci, un gigolo sur le retour, et lui derrière, à filmer. Quand il met sa casquette de réalisateur, je ne me mêle plus de rien. Sauf s'il me demande un coup de main pour les castings, par exemple, je le laisse entièrement faire. Chacun son job ! (Rires)



Mais lui, sur le plateau, vous dirige-t-il ?

Absolument. Olivier n'est pas simplement un auteur et un faiseur d'images. C'est un metteur en scène. Et plus ça va, plus il progresse. Je l'ai encore constaté sur ce tournage.

Ce tournage, justement, comment s'est-il passé ?

À la fois dans le calme, le sérieux et l'humour. L'ambiance était familiale. Il faisait beau, les décors étaient de rêve, mes

partenaires, en or. Andréa Ferréol et Anny Duperey ont beau être des légendes, elles sont simples, marrantes, gonflées et non conventionnelles. Même chose pour Arièle Semenoff et Anne Charrier que j'adore, et qui jouait dans mon film MARSEILLE.

Quant à Léopold Moati, qui interprète mon neveu Hugo, il a été un ange. C'était son pre-

moi, je le suis ! Je lui fais une confiance aveugle. C'est pour cela que j'ai travaillé les César avec lui. Pour un mec comme moi, assez instable, il est plus que précieux.

Autre qualité : quand il écrit, crée, ou dirige, il s'efface et offre ses trouvailles sans contrepartie. C'est rare dans un tandem. Au fond, tous les deux, on a trouvé les places qui nous

mier film de cinéma, et il nous a tous épatés par son professionnalisme. Il était tellement sérieux que par moments, il avait tendance à jouer comme un adulte. Or, sous peine de perdre leur innocence et leur naturel, il ne faut pas que les enfants jouent comme des adultes. Quand je le sentais trop tendu, je lui faisais des vannes et je le faisais marrer. Il est formidable, je pense qu'il ira loin.

Quand vous attaquez un rôle, pensez-vous aux 90 millions de spectateurs qui vous ont vu au cinéma ?

Pas une seule seconde. Quand j'arrive sur un plateau, je joue, je fais mon travail et je m'éclate. Je ne me mets aucune pression. Je sais que, de toute façon, les personnages excentriques, burlesques ou exubérants que j'in-

terprète en général ne vont pas plaire à tout le monde. Moi, je fais toujours de mon mieux. Que je sois comme ici, un gigolo, ou comme là, un postier, je joue toujours avec la même sincérité, j'y mets toujours autant de moi-même. Idem quand j'interprète des rôles qui demandent plus d'intériorité. Simplement je sais qu'avec ces rôles-là, il arrivera qu'on parle de « performance » ! Ce qui est injuste, car faire rire est, parfois, bien plus difficile.

Qui a trouvé le titre JUST A GIGOLO, vous, ou Olivier ?

Je crois que c'est Olivier. Mais après une gamberge commune. Au début on avait pensé à GIGOLO tout court, mais ça évoquait trop LE GUIGNOLO. « I'm just a gigolo » est le titre

d'une chanson. On a coupé la poire en deux. Mais comme tout le monde connaît la chanson, Olivier m'a demandé de la chanter à la fin du film. C'est un joli clin d'œil. Et ça m'a fait plaisir puisque j'adore chanter.

Comment voudriez-vous que les gens reçoivent le film ?

Pour ce qu'il est, comme un divertissement familial. JUST A GIGOLO n'a d'autre prétention que celle de faire rire. Rire de cet humour burlesque et potache qu'Olivier et moi aimons tant.





ENTRETIEN AVEC LEOPOLD MOATI

Comment as-tu appris l'existence d'un casting pour ce film ?

Par mon agence. Il se trouve qu'après avoir tourné dans L'EXAMEN DE CONSCIENCE, qui est un téléfilm, j'avais intégré DS Talents. C'est elle qui m'a appelé. Petit problème : étant scolarisé à Marseille, je ne pouvais pas monter à Paris pour passer l'audition. Alors, avec mon père, on a fait une « self tape », et on l'a envoyée. Comme j'ai été retenu, je suis finalement allé à Paris pour le « call back ». Et là, j'ai été pris pour jouer Hugo !

Qu'est-ce qui t'avait plu dans cette histoire ?

D'abord le scénario et les personnages, notamment celui d'Alex, qui m'avaient bien fait rigoler. Et puis, surtout, c'était la première fois que j'allais faire du cinéma ! Pour moi, c'était très excitant. Je ne suis pas un enfant acteur. Je ne fais pas d'école spécialisée. J'ai commencé à « jouer » presque par hasard. Un jour sur Facebook, j'ai vu une petite annonce pour passer des essais. C'était pour une série télé qui s'appelle LÉO MATTEI. Comme ça m'a plu, j'en ai fait une autre, in-

titulée L'EXAMEN DE CONSCIENCE. J'ai compris que j'aimais jouer ! C'est peut-être atavique parce que mes deux parents sont des comédiens de théâtre et que mon père est aussi metteur en scène. Mais je tiens à dire qu'ils ne m'ont jamais poussé. Mon premier essai, c'est moi qui ai voulu le passer.

Et ton rôle de Hugo ?

Je l'ai adoré dès la première lecture. Il est marrant, Hugo. Il est décalé par rapport aux autres enfants. J'ai bien aimé sa passion pour l'astronomie et sa maladresse avec les filles. Même si je la trouve exagérée, elle m'a bien amusé. Moi dans la vie, je suis moins malhabile. Mais pour paraître intimidé, j'ai écouté les conseils d'Olivier.

Tu savais qui allait jouer Alex ?

Je ne l'ai su que lors du « call back ». Évidemment, ça m'a un peu impressionné, mais pas tant que cela, parce qu'en réalité, le seul film où j'avais vu Kad, c'était BIENVENUE CHEZ LES CH'TIS. Je savais donc juste qu'il est un acteur de comédie, mais je ne connaissais pas du tout sa carrière. Je l'ai rencontré avant le tournage. On s'est tout de suite très bien entendus. On a fait des lectures. Il a été extra. Il m'a appris plein de choses et m'a beaucoup aidé quand j'avais du mal à dire des répliques ou que je n'arrivais pas à trouver les bonnes intentions des scènes. Il fait beaucoup de blagues, mais

il sait être sérieux au bon moment. C'est un grand acteur et un homme très attentif, très gentil et très généreux.

Comment ça s'est passé avec Olivier Baroux ?

Formidablement bien, parce qu'il est aussi prévenant et protecteur que Kad. Les premiers jours, j'avais une trouille dingue. Mais il m'a bien guidé. Ses indications de jeux sont précises et claires. C'est facile de travailler avec lui. On comprend vite. On n'a pas besoin de recommencer les prises vingt-cinq fois.

Je dois dire aussi que tout le monde a été super avec moi. J'ai beaucoup ri avec Anne Charrier qui joue ma mère.

Sur ce tournage, qu'est-ce qui t'a donné le plus de plaisir ?

Quand les scènes marchaient bien et qu'on y arrivait tout de suite. Là, j'étais vraiment content.

Et le plus difficile ?

Garder ma concentration, ne pas relâcher mon énergie. Quand Kad faisait trop le clown, c'était parfois presque impossible. La scène la plus dure pour moi a été celle où il m'envoie de la chantilly à la figure. Je n'arrivais pas à la faire tellement je riais. Heureusement, j'ai eu une coach. Pour que je n'entende pas les gens

rigoler sur le plateau, dès qu'une prise était en boîte, elle m'emmenait dans ma loge. Une autre chose a été un peu compliquée pour moi. Dans le film, Hugo est censé avoir dix ans. Or j'en ai treize. J'ai eu parfois un peu de mal à retrouver l'innocence et la naïveté du Léo que j'étais à dix ans. (Rires) Mais là encore, grâce à Olivier et Kad, je crois que j'y suis arrivé.

Selon toi, quelle est la différence entre un tournage télé et un tournage cinéma ?

Le rythme ! On a beaucoup plus de temps au cinéma. Sur les tournages télé, du moins sur les deux que j'ai faits, on est speed. Il faut enchaîner à toute allure. C'est fatigant. Sur JUST A GIGOLO, on était détendus. On avait le temps de respirer entre deux prises. C'était très agréable.

Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ?

J'aimerais être réalisateur de cinéma. D'ici là, je crois que je vais continuer à être comédien. C'est une expérience qui me sera utile dans mon futur métier. En attendant, je continue mes études. C'est très important aussi.

LISTE ARTISTIQUE

Kad Merad
Anne Charrier
Pascal Elbé
Léopold Moati
Anny Duperey
Arièle Semenoff
Lionel Abelanski
Guy Lecluyse
Andréa Ferréol
Thierry Lhermitte

Alex
Sarah
Daniel
Hugo
Samantha
Denise
Gilles
Serge
Sophia
Sammy

LISTE TECHNIQUE

Réalisation
Scénario
D'après le film
Écrit par
Musique originale
Directeur de la photographie
Premier assistant réalisateur
Scripte
Décors
Costumes
Montage
Son

Olivier Baroux
Kad Merad et Olivier Baroux
How the be a latin lover
Jon Zack et Chris Spain
Martin Rappeneau
Chris Abomnes
Matthieu de la Mortière
Véronique Garbarini
Perine Barre
Sandra Gutierrez
Stéphan Couturier
Madone Charpail / Severin Favriau
Jean-Paul Hurier
Édouard Dupont
Frédéric Doniguian
Eugenio Derbez / Benjamin Odell
Broderick Johnson
Andrew Kosove / Scott Parish
Richard Grandpierre et Dimitri Rassam
ESKWAD / CHAPTER 2
TF1 STUDIO / TF1 FILMS PRODUCTION
GLOBALGATE ENTERTAINMENT
ALCON ENTERTAINMENT
PANTELION FILMS
CANAL+ / CINÉ+ / TF1 / TMC / TFX

Directeur de production
Producteur exécutif
Producteurs associés

Produit par
Une coproduction

En association avec

Avec la participation de